

LE SANG D'UNE

VIKING



EMILIE C.H

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux ne serait que pure coïncidence.

© 2022 Emilie C.H

1 rue du tertre
50640 Le Teilleul

Siret: 802 540 161 00014

Tous droits réservés.

Dépôt Légal: avril 2022

ISBN papier: 979-10-359-5737-7

Corrections: © Sophie Eloy

Graphiste: © Emilie C.H

Mise en page: © Instant Immortel et © Soleano Rodrigues

Source images: © Shutterstock

Imprimé par Bookelis

Achevé d'imprimer en France en avril 2022







Chapitre 1

L'an 876, Wessex

Le soleil réchauffe ma peau. Au milieu de notre potager, je m'attèle à retourner la terre, après avoir placé sur notre clôture les cheveux que j'ai fraîchement coupés à mon père, afin d'éloigner les bêtes sauvages. Ce dernier n'est pas très loin, j'entends le bruit sourd de la hache qui fend le bois. L'hiver ne s'est pas encore totalement installé, mais il ne tardera pas à venir torturer nos maisons et recouvrir d'un épais brouillard nos paysages.

Il est temps de rentrer pour préparer le repas. Mère ne peut pas s'en occuper, car elle ne se sent pas très bien depuis quelques jours. Au point d'être même dans l'incapacité de se



lever. Je suis fille unique, je me dois donc de prendre sa place en plus de mes corvées quotidiennes.

Je cache mon inquiétude, mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir de la peur. Une crainte terrible que la fièvre s'installe. Malgré mes nombreuses concoctions, rien n'y fait, elle perd de ses forces.

Les mains recouvertes de terre, je m'arrête devant le seau que j'avais préalablement remonté du puits. Je me rince les mains puis me dirige vers la maison qui est plongée dans l'obscurité. Mère ne supporte plus la lumière du jour, nous avons donc recouvert les fenêtres de tissus afin de ne pas la perturber davantage. J'allume une bougie dans le but d'avoir un semblant de lumière. J'essaye de ne pas faire trop de bruit, ma mère a besoin de repos. Cependant, en vue de m'assurer qu'elle aille bien, je m'approche tout doucement, écarte le drap qui sépare la pièce de vie et celle de sa couche. Elle a les yeux clos, mais son front est recouvert de gouttelettes. Prise de panique, je me précipite à ses côtés et saisis sa main qui est brûlante.

— Mère, réveillez-vous, je vous en prie !

Ses paupières s'ouvrent lentement, puis se referment. Elle peine à bouger, à parler. Les mains tremblantes, je remplis un gobelet d'eau et tente de la faire boire, mais à peine a-t-elle avalé une gorgée, qu'elle se met à tousser et gémir. Je repose tranquillement sa tête. Je ne peux la laisser ainsi, il faut que je cherche un moyen de faire disparaître cette fièvre qui l'envahit.

— Ma fille... me dit-elle, avant d'être prise à nouveau par une quinte de toux.



— Chut, mère, gardez vos forces, évitez de parler.

Malgré mes supplications, elle se redresse péniblement. J'ai le cœur serré de la voir ainsi et j'ai peur de la perdre. Peur de perdre tous mes repères.

— Il... Il faut que je te parle. Mon temps... est compté, je vais certainement mourir, me prévient-elle.

— Non, ne dites pas ça, je vous en prie ! Ne dites pas ça... lui réponds-je, larmoyante.

— Aileen, il faut que... Que tu saches qu'avec ton père, nous t'aimons du plus profond de notre cœur, et que nous avons toujours fait en sorte de te protéger. Cependant...

— Margaux, arrête de parler !

Je n'ai pas entendu mon père pénétrer dans la maison. Sa voix rauque et grave m'a fait sursauter. Pour une raison que j'ignore, il a l'air en colère, il fronce les sourcils, ce que je l'ai rarement vu faire.

— Elle doit savoir... Il est temps, lui rétorque ma mère.

— Je te l'interdis ! Nous nous étions mis d'accord. Lorsque tu seras de nouveau sur pied, tu regretteras tes paroles. Repose-toi.

Je ne comprends pas ce qu'il se passe, ni même le sujet de leur conversation. Père se tient droit, son visage rougi par la colère ne donne pas envie de lui tenir tête. D'ailleurs, un frisson me parcourt, lui qui est d'habitude si calme, si doux et si aimant envers nous me laisse complètement désabusée. Que se passe-t-il ? Des perles d'eau salée me viennent, car même si je suis dans l'ignorance la plus totale, j'ai l'intime conviction que quelque chose de grave est sur le point de changer le cours de ma vie.



— Je ne veux pas mourir sans lui avo... sans lui avoir expliqué! Elle est en droit de connaître la vérité. Que... que tu le veuilles ou non, Charles, Aileen entendra mes paroles, renchérit ma mère au bord des larmes.

— Tu ne vas pas mourir, cela aussi je te l'interdis! Que deviendrais-je sans toi?

— Ce n'est pas à toi d'en décider. Dieu t'aidera et t'accompagnera dans la douleur. Je sais que cette fois, il est temps. Le Seigneur a choisi de me rappeler à lui.

En l'occurrence, je fonds en sanglots. Je refuse qu'elle me laisse, j'ai besoin d'elle, quoi que la Bible en dise.

Résigné et abattu, père s'approche et s'installe juste derrière moi. Sa main vient se poser sur mon épaule. Quant à l'autre, elle s'entrelace avec celle de ma mère. Depuis longtemps, ils s'aiment d'un amour pur et sincère. Les rires, ainsi que les gestes tendres, ont toujours fait partie de notre foyer. J'ai toujours su que j'avais des parents exceptionnels et, chaque soir, je remercie le ciel pour cela. Malgré nos conditions, vivant avec peu de moyens, mes parents ont souvent fait en sorte que je sois heureuse et que je ne manque de rien. J'ai constamment des robes confectionnées par ma mère. De quoi manger, bien que certains hivers ce fut compliqué et des jouets en bois faits par mon père. Mais aujourd'hui, je souhaite simplement que ma mère se rétablisse.

— Et si je prenais la route pour trouver une guérisseuse? J'en aurai que pour quelques jours de marche. En attendant, je vais faire bouillir des fleurs de tilleul séchées, que père vous donnera régulièrement.



Je tente de me lever afin de me diriger vers la marmite, mais mon père me retient par le bras. Il affiche un visage grave. Son regard exprime la douleur et la résignation.

— Clémence, tu n'auras pas le temps d'y arriver. Il sera sans doute trop tard. Même si cela est dur à accepter, seul le seigneur peut choisir d'épargner ta mère. Nous ne pouvons rien contre la fièvre.

— Mais je...

— Cesse de discourir, il faut que l'on te parle, ta mère a raison...

Un silence gênant et lourd s'installe entre nous. Aucun d'eux n'ose prendre la parole. Ils se regardent tendrement, cherchant leurs mots.

— Il y a maintenant quinze ans, alors que je ramassais des baies dans les bois. Une odeur de feu est venue me gratter la gorge. Plus j'avancais, plus je me rapprochais de la plaine avoisinante, que celle-ci m'a empêchée de respirer. Bien que cela n'était pas de bon augure, la curiosité l'a emporté. J'étais... j'étais seule, ton père était parti pour quelques jours afin de faire du troc non loin du château. Je n'étais guère rassurée, mais mon corps n'était pas en accord avec mon esprit. Par conséquent, sans réfléchir, je me suis mise en quête de découvrir ce qu'il se passait. C'est alors que... que l'horreur m'a frappée. Devant moi se trouvait un camp qui se consumait. Des corps gisaient dans leur propre sang, des têtes, des bras, des jambes avaient été coupés. Je me rappelle être tombée à terre, puis plus rien... je ne pourrais te dire combien de temps je suis restée inconsciente, ni même ce qui m'a ramenée à la



réalité. Cependant, malgré mon envie de fuir et de ne jamais me retourner, j'ai décidé d'avancer. Je déambulais parmi tous ces gens, hommes, femmes, enfants qui avaient été massacrés. Je n'ai pu retenir mes larmes de couler. Qu'avaient-ils fait pour mériter ça, si ce n'est le fait qu'ils étaient vêtus d'habits différents? Qu'ils ne priaient pas le même Dieu que nous? De quel droit un homme, quel qu'il soit, pouvait-il décider de décimer tout un peuple pour leurs différences?

J'écoute et bois chacun de ses mots. Bien que sa voix soit enrouée, ma mère est plongée dans de douloureux souvenirs et pleure tout en contant son histoire. Comment peut-on la blâmer? Je ne sais pas comment j'aurais réagi face à une telle horreur. Mes parents m'ont toujours inculqué des valeurs et m'ont élevée dans le respect et l'amour de l'être humain. Quelle que soit son identité, son origine, sa foi. Malgré tout, j'ai sans cesse dû me faire discrète, me présenter et réagir en tant que chrétienne modèle, ce qui ne veut pas forcément dire agir avec son cœur. Dans le monde où l'on vit, la religion prend une grande partie de notre existence, dirigée et prêchée par des hommes corrompus et avides de pouvoir. Ma mère m'a toujours sommé de me méfier, quel que soit l'habit que l'homme porte, surtout des hommes de Dieu qui n'ont pas hésité à envoyer notre voisine mourir par les mains d'un bourreau sous prétexte qu'un voisin l'avait accusée de lui avoir fait du charme, un péché qu'elle n'avait certainement pas commis. La vérité était simplement que cet homme souhaitait récupérer ses terres et avait soudoyé le prêtre pour obtenir



ce qu'il voulait. Depuis, ses trois enfants doivent péniblement grandir sans leur mère.

Après une bonne quinte de toux et avoir bu quelques gorgées, mère reprend son récit.

— J'espérais pouvoir trouver quelqu'un qui n'avait pas succombé à une flèche ou la lame d'une épée, malheureusement tout le monde était mort... je ne connaissais pas les coutumes de ce peuple, je ne pouvais même pas les aider à trouver la paix, alors je me suis contentée de me mettre à genoux et hurler ma peine. Il fallait que ma colère sorte, il fallait qu'au moins une personne le fasse. Que le Seigneur entende que ce qu'il avait permis de faire à ses fidèles était infâme et que jamais je ne lui pardonnerai malgré mon amour pour lui. L'odeur de la mort régnait, elle était si présente, qu'elle couvrait celle de la paille et des maisons qui brûlaient. Quand soudain, parmi le chaos qui envahissait mon esprit, un son s'est fait entendre. Je n'étais pas sûre de moi, il m'a fallu quelques minutes avant de réagir. Je cherchais d'où il provenait, j'ai couru et essayé de me concentrer, lorsque sous la robe d'une femme, j'ai vu quelque chose bouger. Je croyais rêver, la pauvre avait une flèche qui traversait son crâne, mais pour sûr, elle dissimulait un petit être. Un bébé hurlait, un nourrisson qui ne devait avoir que quelques mois...

— Je... Je ne comprends pas, dis-je, le visage inondé de larmes.

— C'est à cet instant que ma vie a pris tout son sens, celui où je t'ai trouvée...







Chapitre 2

Je ne peux croire ses mots, tout ceci ne doit être que le fruit de son imagination ! J'arrache ma main à la sienne et bondis en arrière. Mon cœur bat tellement fort, que j'ai l'impression qu'il tente de s'extirper de ma poitrine.

— Pourquoi me racontez-vous de telles inepties ? Pourquoi me mentir ? Pensez-vous que me faire croire que je ne suis pas votre fille va atténuer la douleur de votre perte ? Calomnie, mensonge, trahison ! N'avez-vous pas peur du courroux du Seigneur en cet instant ?

Je ne crie pas, je hurle ! Comment peuvent-ils me faire ça ?

— Ma fille, je t'en prie, retiens ta colère pendant un instant. Il faut que tu entendes jusqu'au bout, pour mon salut, pour ton histoire...



Je me rends bien compte que ma mère puise dans ses dernières forces pour aller au bout de son récit, seulement, c'est trop dur pour moi. Je ne peux réaliser que tout ceci est la réalité, je ne peux le concevoir.

Je ne sais pas où regarder, comment me tenir et comment me comporter. Ma vie, mes croyances, tout devient flou... Qui suis-je? Suis-je une erreur? Mon cœur saigne.

— Je refuse de vous croire. Je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces... dis-je dans un souffle.

— Et pourtant, Clémence, c'est la vérité. Je suis désolée, je ne savais pas comment te le dire. Avec ton père, nous ne voulions que ton bonheur et, à l'époque, on ne pensait qu'à te préserver de ce monde cruel. Nous nous sommes donc mis d'accord pour telever sans te dire d'où tu venais afin que personne ne sache.

— Pas même moi? Toute ma vie n'est qu'un tissu de mensonges? Pourquoi me l'annoncer maintenant? Pensez-vous sincèrement que je vais vous pardonner votre trahison?

— Nous ne t'avons pas trahie, ma fille, nous avons simplement agi pour ton bien et ta sécurité. Que tu sois élevée dans l'amour et la protection de Dieu, répond mon père.

— Ma fille? Ma fille? Ce terme qui n'est plus du tout approprié? Ce mot qui n'a plus aucune valeur? répliqué-je, en larmes.

— Ne dis pas ça, me contredit-il.

— Tu es notre fille, quoi que tu en dises. Je ne t'ai peut-être pas mise au monde, mais j'ai agi en mère tout au long de ton existence. Qu'aurais-tu voulu que je fasse? Que je te laisse



sous le corps inerte et froid de celle qui t'a donné la vie? Clémence, elle était morte, tout le monde l'était, tu étais la seule survivante. Alors, dis-moi, aurait-il fallu que je te laisse mourir toi aussi?

Mère se met de nouveau à tousser, mais cette fois-ci, elle peine à se calmer. Père l'aide à se redresser, lui frotte le dos, lui dit des mots réconfortants, mais elle continue de s'essouffler. Entre la fièvre et les larmes, la colère et la peine, la peur et la détermination, la pièce se charge de sentiments lourds et contradictoires.

Dire que je suis en colère serait trop faible. Je suis anéantie, perdue, mais dans l'immédiat, ma mère se meurt et je ne peux pas rester insensible. Malgré tout, je l'aime.

Je saisis un linge et le plonge dans l'eau glacée que je plie ensuite en quatre. Je demande à mon père de s'écarter et pose sur le front de la femme qui m'a élevée le tissu humidifié. J'espère ainsi que la température de son corps descende, mais j'ai peu d'espoir. Mère saisit mon poignet et porte ma main à sa bouche afin d'y déposer un baiser. J'arrive à lire dans son regard les regrets et l'amour qu'elle m'a toujours donné. Ses larmes roulent sur ses joues.

— Je t'aime tellement, Clémence, pardonne ma faiblesse. Je n'ai jamais voulu te blesser, mais bientôt, je ne serai plus de ce monde, il fallait que tu le saches. Ton cœur et ton esprit vont sûrement se remplir de tourments, mais au fond de toi, tu sais qui tu es, ça ne change rien. La jeune femme douce, aimante et merveilleuse que tu es... tu as toute la vie devant toi, deviens quelqu'un, fais de tes rêves une réalité et ne laisse personne



guider tes choix ! Sous les pierres, devant la fenêtre du fond, tu trouveras une cachette qui contient des objets, ceux qui appartenaient à ton peuple d'origine. Avec ton père, nous les avons précieusement conservés, afin de te les remettre quand le moment serait venu.

— Mon peuple... qui étaient-ils ? osé-je demander.

— Des païens, les Vikings...





Chapitre 3

La nuit est tombée, père est encore en retard. Depuis la mort de mère, il n'est plus que l'ombre de lui-même, il se mure la plupart du temps dans le silence le plus complet. Nous n'arrivons pas à prendre nos marques, à nous construire un quotidien rien que tous les deux, non pas par difficulté, mais par l'absence douloureuse de celle qui était notre pilier.

Les premiers jours ont été les plus éprouvants. Débarrasser et nettoyer la maison des traces de la maladie, tenter de nous protéger de la douleur et des souvenirs. Faire notre deuil est d'autant plus difficile, car des questions planent sans y trouver de réponses. Père n'est pas revenu sur les révélations qui m'ont été faites et je n'ai pas non plus abordé le sujet.



Je n'oublie pas les paroles de ma mère ainsi que son souhait de me voir heureuse, mais comment le pourrais-je ? Je ne connais rien de mes origines, si ce n'est les rumeurs qui courent à leur sujet. Ai-je vraiment le sang d'une sauvage qui coule dans mes veines ? Je ne dois pas me laisser aller à la curiosité, je ne dois même plus y penser. Je pourrais être rejetée, voire pire, si les gens apprenaient la vérité. Pilleurs, tueurs sanguinaires de chrétiens, une réputation qu'ils traînent derrière eux depuis longtemps, et pourtant...

D'après ma mère, les Vikings qui m'ont donné naissance avaient été massacrés sans aucune raison, lâchement et d'une extrême violence... je ne sais que penser de tout cela, je suis totalement perdue. Encore plus depuis mes adieux avec ma mère, je suis désormais seule avec mes peurs et mes doutes, plus personne à qui me confier.

La table est dressée, le bois crépite sous la marmite où notre repas mijote doucement. Un mélange de légumes du jardin, mais sans viande, père n'a pas le cœur à chasser, et moi, je n'ai pas le temps de le faire. Dorénavant, j'ai beaucoup de tâches à effectuer pour faire tourner notre petite ferme, en plus des travaux agricoles qui me prennent toute mon énergie.

Je me rince les mains et sors de la maison en quête de mon père afin de sonner cette fin de journée. La grange est éclairée, il doit sûrement s'occuper de notre unique vache. Le vent est glacial, je me dépêche donc de traverser notre cour. Lorsqu'enfin j'y arrive, j'ouvre la lourde porte en bois. Père n'est pas là...

— Père ?



Pas de réponse, mais où est-il? Pourquoi ne répond-il pas? Je suis pourtant sûre qu'il n'a pas bougé et, auquel cas, il m'aurait prévenue, à moins que...

J'aimerais pouvoir l'aider et, bien que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour l'épauler, je peine à y parvenir. Blanche, notre vache, me regarde avec tendresse, sa paille n'a pas été changée. La fourche, cependant, est vulgairement posée sur le sol. Je ne comprends pas. Je contourne l'étable et pénètre dans la pièce à l'arrière, où l'on stocke le peu de foin qu'il nous reste quand, soudain, l'horreur...

Je m'écroule et hurle, le regard fixé vers le ciel.

— Seigneur, non, non, NON!

Mon père se balance au bout d'une corde, les traits de son visage tirés, les yeux grands ouverts, exorbités. Pourquoi? Pourquoi a-t-il fait ça? Pourquoi m'a-t-il fait ça à moi? Je suis prise de nausées. Ma vision se trouble, je m'allonge sur le sol, me recroqueville sur moi-même et je chante. Je chante dans un état second, l'esprit totalement à la dérive, loin de la réalité. Je ferme les yeux, essayant de fuir à travers mes souvenirs. Le sourire de ma mère, la prestance et les histoires drôles de mon père, seulement, rien n'y fait, j'ai beau imaginer, me rappeler, prier pour que le Seigneur me vienne en aide, mais je ne peux pas changer mon avenir. Un destin qui se fait de plus en plus sombre, un futur perturbé par la réalité, par une vérité, la douleur et le deuil. J'enterre à peine ma mère que je dois également rendre à la terre celui qui m'a élevée et sur qui je comptais plus que tout...



Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici, mais mes sanglots se tarissent, la tristesse est remplacée par la colère. Comment a-t-il pu commettre cet acte sans même se soucier de ce que j'allais devenir ou ressentir? Du jour au lendemain, je me retrouve seule, sans aucune explication. Je m'inquiète pour son âme, le Seigneur ne pourra pas lui pardonner et je ne sais pas si, moi-même, je suis prête à le faire. Il m'abandonne, lui aussi, mais contrairement à ma mère, il avait le choix! Il a choisi celui du péché et de la facilité.

— Seigneur, je vous prie d'accueillir son âme dans votre paradis. Pardonnez ses fautes...

Je suis paralysée, je n'arrive plus à bouger. Pourtant, il va le falloir, je ne peux pas rester éternellement allongée sur le sol en attendant qu'un miracle se produise. Je me fais violence pour me relever. Je sais que je n'arriverai pas à le décrocher, car il est trop lourd. Que faire? Comment réagir? Mon regard croise le sien, j'ai chaud, mon cœur vacille, je vomis. Je ne peux pas rester plus longtemps, je sors en courant et m'éloigne le plus possible de son corps sans âme.

Il m'a fallu beaucoup de temps et beaucoup de courage pour aller chercher de l'aide. Un de nos voisins qui habite à près d'une demi-heure de marche a bien voulu me suivre et m'aider à décrocher la dépouille de mon père, mais nous n'avons pas pu l'enterrer de suite. La nuit était tombée et la terre beaucoup trop dure pour creuser. Il est alors revenu le lendemain, accompagné de deux de ses fils. Cependant, aucun homme de Dieu n'a souhaité assister aux funérailles, je me suis dès lors occupée personnellement de dire quelques prières.



Je suis donc désormais seule, le silence règne et j'essaye de survivre aux derniers événements. Assise à la table, devant un bol de soupe froide, je suis plongée dans mes pensées. Je sais que d'ici peu, je serai chassée de ma maison, celle-ci est construite sur des terres qui ne nous appartiennent pas. Maintenant que les villageois savent que mes parents ne sont plus de ce monde, ces dernières vont très vite être réattribuées. Je sais qu'il faut que je parte, que mon enfance est désormais derrière moi et que chaque seconde qui passe me rapproche un peu plus vers une vie d'adulte. J'aurais aimé avoir plus de temps, me préparer, quitter mes parents au bras d'un homme qui aurait demandé ma main, mais rien ne s'est passé comme je le voulais, rien...

Tout se mélange dans mon esprit, l'histoire de ma mère, sa souffrance, ses larmes, les pieds de mon père qui se balancent au-dessus du sol, l'odeur de la mort. Cela suffit ! Je me mets à crier de toutes mes forces, pousse la table, envoie valser tout ce qui bientôt appartiendra à un inconnu. Je casse tout ce que je peux, jusqu'aux fenêtres qui me protégeaient jusqu'à présent du froid et de l'humidité, mais devant la dernière qui reste, la voix de ma mère retentit dans mon esprit.

« Devant la fenêtre du fond, tu trouveras une cachette. »

Je m'arrête dans mon élan et repose le tabouret au sol. Je cherche du regard un indice, qui me permettrait d'y voir quelque chose d'anodin, mais rien. Je pousse violemment le petit meuble en bois qui se trouve dessous. Je m'agenouille et

tâte du bout des doigts le sol fait de terre. Je me relève, saisis une cuillère en bois puis creuse avec vivacité.

Malgré l'air glacial qui s'est engouffré dans la maison, je transpire. J'ai mal au bras, mais au bout d'un certain temps, je bute contre quelque chose de dur. Je souris, une lueur d'espoir vient réchauffer mon cœur endolori. Je puise en moi les dernières forces qu'il me reste, puis c'est avec une certaine détermination que j'en sors un coffre.

Je l'observe sans bouger. Des signes étranges sont gravés dans le bois, je n'en avais jamais vu de semblable. Il devait, lui aussi, appartenir à mon peuple. De la fumée s'échappe de ma bouche à chaque respiration. Je regrette d'avoir laissé ma colère l'emporter, car désormais j'ai froid, cependant mon excitation est trop grande pour que je m'en préoccupe.

Les doigts tremblants, j'ouvre le coffre. Je me penche au-dessus de celui-ci et découvre des objets tous différents les uns des autres. En premier lieu, je saisis quelque chose qui est enveloppé dans du tissu. C'est lourd et de forme allongée. Délicatement, je retire le linge et laisse apparaître une magnifique dague au manche en bois et à la lame pointue. Je ne peux pas m'empêcher de la contempler avec fascination, néanmoins il me reste d'autres choses à découvrir. Un bijou attire mon attention. Au bout d'une chaîne, y est suspendu deux pendentifs, l'un représente la pointe d'une flèche. Un corbeau y est gravé dans le métal. Et l'autre représente un marteau. Je n'ai aucune idée de ce qu'ils signifient et je ne sais pas si je le saurai un jour... Au fond du coffre se trouve un capelet de fourrure brune, ainsi qu'une couverture. Je



n'attends pas une seconde de plus pour me vêtir du vêtement qui, j'espère, m'aidera à supporter le froid. Cependant, sur cette dernière, se trouvent des taches de sang. J'ai un léger pincement au cœur, car j' imagine qu'elle devait m'envelopper lorsque mère m'a trouvée sous le corps de celle qui m'a mise au monde, et c'est sûrement son sang qui est encore imprégné dans la laine. Même si je n'ai aucun souvenir d'elle ou de ce que j'étais, je ne peux pas m'empêcher de serrer l'étoffe contre moi et de humer son odeur, une odeur du passé qui renferme vraisemblablement une histoire... la mienne.

Un cri strident me fait sursauter, je me retourne et pose les yeux sur un oiseau, un corbeau pour être plus précise. Il agite ses ailes et croasse tout en me fixant. Ne bougeant pas, je l'observe sans le moindre bruit. Cet animal est un présage de mort, que me veut-il ? Mon heure a-t-elle sonné ? Doucement, je saisis la dague à mes côtés, prête à la lui lancer afin de le faire fuir, mais celui-ci dans un dernier cri s'envole en même temps qu'une bourrasque vienne me glacer le sang.

Je ne sais pas ce que cela signifie, peut-être que ma vie est en danger, mais peu importe, je n'ai plus rien à perdre. Je dois désormais vivre avec mes secrets, le passé qui se mêle dorénavant au présent, et les souvenirs de ceux qui m'ont fait devenir ce que je suis aujourd'hui.





Chapitre 4

Quatre jours que je marche à travers les bois. Emmittouflée sous d'épais vêtements ainsi que du capelet de fourrure, je supporte le froid tant bien que mal.

J'ai quitté ma ferme, tout juste après avoir découvert le coffre que mes parents avaient dissimulé pour moi. Bien que je ne veuille rien savoir de mes ancêtres, ces objets, en cet instant, me sont très précieux.

J'ai pris soin de déposer Blanche, notre vache, chez notre voisin. Je ne pouvais pas la laisser mourir de faim, livrer à elle-même en attendant que quelqu'un arrive sur nos terres, et j'ai fui, loin de mon passé.

J'essaye d'ignorer la faim qui se fait ressentir. Grâce à l'arc de mon père, que je n'ai pas oublié d'emporter avec moi, j'ai pu



chasser un lapin et m'en nourrir, seulement, avec le froid glacial qui s'est installé, je peine à tendre mon fil et à garder stable mon doigt sur le point d'encoche. Mais cela ne devrait plus durer, la ville est à quelques kilomètres, et je vais quitter la forêt d'ici peu.

J'espère pouvoir trouver refuge à l'église. Sans le sou ni le toit, je n'ai pas d'autres choix. Je suis une bonne chrétienne, issue de parents respectables, pauvres certes, mais sans histoires. Le prêtre est mon dernier espoir, sans quoi, je ne sais pas ce que je ferai. Mon sang n'est peut-être pas anglais, mais mon cœur, si. J'ai grandi sur ces terres et je prie chaque jour le Seigneur. Pour quelle raison le clergé me fermerait la porte ?

À bout de souffle, j'aperçois l'église ainsi que la fumée qui sort des cheminées des maisons. J'y suis enfin, la promesse d'un bol de soupe chaude ravive mes papilles et l'impatience de mon estomac. Néanmoins, avant d'être à la vue de tous, je prends soin de camoufler ma dague sous ma robe et d'ôter la fourrure de mes épaules. Je regrette instantanément sa chaleur, mais il est essentiel que je passe inaperçue et présentable lorsque j'irai quémander l'hospitalité. Mon arc sur l'épaule et mon balluchon sur l'autre, j'avance de façon déterminée vers la ville de Winchester où ma vie est sur le point de changer. En bien ou en mal, je ne sais pas encore quelle en sera l'issue, mais je garde espoir, car c'est tout ce qu'il me reste.

Tête baissée, je progresse parmi le peuple qui m'entoure. Je sens les regards se poser sur moi, j'entends certains nobles chuchoter à mon passage, mais je ne m'en préoccupe pas. Même si je ne suis point une gueuse, je le serai peut-être d'ici peu. Il faut également avouer qu'après avoir passé quatre jours



au milieu des bois, sans eau pour me rafraîchir, je ne dois pas offrir une vision respectable de ma personne.

Je ne suis pas habituée à la ville. Parfois, il arrivait que j'accompagne mère pour faire quelques achats de première nécessité, mais quand elle me le permettait, je refusais sa proposition. Je préférais de loin apprendre à chasser avec mon père.

Des enfants se battent pour un bout de pain rassis. Ils sont amaigris et leurs affublements ne sont pas du tout adaptés pour l'hiver. L'un d'eux est plus robuste que les deux autres, il gagne sans mal sa nourriture, laissant les plus jeunes en larmes et affamés. J'aimerais pouvoir leur venir en aide et leurs pleurs me déchirent le cœur, mais je ne peux rien faire, je n'ai pas moi-même de quoi me nourrir, et ce depuis plusieurs jours. Le regard encore posé vers eux, je bute contre quelque chose de dur. Un homme d'un âge certain, à l'odeur fétide, vocifère tout un tas d'insultes à mon égard.

— Tu ne peux pas regarder où tu marches, *chiabrena*¹ ?

— Je... veuillez m'excuser, ce n'était pas de ma volonté, lui dis-je, confuse.

— Disparais de ma vue, ou je te le ferai regretter !

Je m'exécute sans demander mon reste. Cette fois, je n'ai personne pour veiller sur moi, ni même me protéger, alors j'avance sans m'attarder en direction de l'église. Une fois devant celle-ci, je suis soulagée et heureuse d'y être arrivée sans embûches. La route, depuis mon départ, a été longue et difficile, mais nécessaire si j'aspire à ne pas mourir de faim et de froid.

¹ Insulte par excellence qui signifie « Chiure de merde ».



J'entre dans la bâtisse sombre et fraîche. Quelques fidèles sont en train de prier, d'autres allument des cierges. Les rares rayons du soleil se reflètent à travers les nombreux vitraux colorés de l'édifice. Mère avait essayé de me décrire cette église, mais j'étais loin du compte, je n'aurais pu imaginer autant de prestige et je me sens soudainement honteuse d'y avoir pénétré dans un tel accoutrement.

— Puis-je t'aider, mon enfant ?

La voix d'un homme me sort de mes contemplations et me fait sursauter par la même occasion. Je me retourne à la hâte, et m'incline en signe de respect face à ce prêtre au sourire bienveillant.

— Bonjour, mon père. Veuillez pardonner mon intrusion, vêtue de la sorte, mais voilà quatre jours que je marche à travers bois afin de rejoindre votre église, lui réponds-je timidement.

— Quels que soient tes affublements, tu es la bienvenue dans la maison du Seigneur. Ici, personne ne portera un jugement, bien au contraire. En quoi puis-je t'aider ? Tu m'as l'air épuisée et affamée, est-ce le cas ?

— Je ne peux le nier.

— Alors, suis-moi, je vais te donner de quoi te restaurer.

Je suis l'homme de Dieu sans me poser de réelles questions. Il est si étrange pour moi de me retrouver en ces lieux. Jamais je n'ai eu besoin de faire l'aumône, avec mes parents, nous avons toujours travaillé durement pour nous nourrir et voilà qu'aujourd'hui, j'envoie valser ma dignité pour quelques bouchées de pain.



Nous quittons la nef² pour rejoindre une petite salle en amont. Elle dispose simplement d'une table et d'un banc, et seul un crucifix est accroché au mur.

— Prends donc place, je m'en vais de ce pas te chercher de quoi satisfaire ta faim.

Je n'ai en outre pas le temps de lui dire à quel point je suis reconnaissante de son geste, que le prêtre a déjà quitté les lieux. Même si j'ai été très bien accueillie, je ne peux m'empêcher de ne pas me sentir à mon aise, pourtant je n'ai pas d'autres choix que de m'habituer à cette condition, tout au moins, le temps que je trouve quoi faire de ma vie. Je suis en âge de dénicher un travail et, quel qu'il soit, j'espère que l'évêque pourra m'aider en ce sens.

Quelques instants plus tard, le prêtre est de retour avec une écuelle contenant une soupe de courge, ainsi qu'une miche de pain. Son odeur enivrante me fait saliver. Si cela ne tenait qu'à moi, je me jetterais dessus tel un animal sauvage sur sa proie, mais je n'oublie pas que je me trouve dans une église et que les bonnes manières sont de mise.

— Je vous remercie infiniment. Je n'aurais point imaginé meilleur repas.

— Ne me remercie pas, remercie plutôt le Seigneur de ses bonnes grâces.

Je hoche la tête en signe de reconnaissance. Joignant mes mains, je dicte le bénédicité avant de commencer mon repas.

— Seigneur, bénissez la nourriture que je vais prendre, ainsi que ceux qui l'ont préparée. Que ta grâce se répande en nos

² Salle principale d'une église.

cœurs. Merci de m'avoir conduite jusqu'ici. Au nom du Père et du fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il, amen.

Le prêtre m'a accompagnée dans ma prière et m'offre un sourire sincère. D'un geste, il m'invite à me repaître³. Je m'exécute et apprécie chaque cuillère de ce mets délicieux. Le pain ne fait pas non plus long feu. En quelques minutes, il n'en reste pas une miette ni une goutte de la soupe. J'ai honte d'avoir terminé si vite le repas et me comporter de la sorte, mais la faim me tirait l'estomac au point de l'entendre à chaque instant me réclamer de quoi le faire taire.

— Une seconde fois, je vous remercie pour votre hospitalité. J'avais si faim... dis-je au prêtre.

— Ne me remercie pas, mon enfant. Mais dis-moi, d'où viens-tu ? Pourquoi tant de marche pour rejoindre notre église ?

— Je viens des vallées lointaines. Nous avions une ferme et une vie de paysans paisible, mais la fièvre s'est abattue dans notre foyer et ma mère a succombé. Mon père, quant à lui, a choisi le péché pour apaiser son cœur et ses souffrances. Il n'a pas supporté que le Seigneur ait rappelé sa bien-aimée auprès de lui. Il a donc mis fin à ses jours à l'aide d'une corde.

— Je vois... je te présente toutes mes condoléances. Quelle que soit la façon dont ton père est mort, ne cesse jamais de prier pour son âme. À travers la douleur, celle-ci a été corrompue par le vice, le doute de la miséricorde divine, le désespoir. Bien que tu ne sois pas responsable de son acte diabolique, garde pour toi cette confession, tu pourrais être rejetée et jugée.

³ Nourrir, rassasier.



— C'est pour cette raison, mon Père, que j'ai pris la route avant que l'on me chasse de mes terres. C'est un de nos voisins qui m'a aidée à décrocher son corps et à l'enterrer. J'avais conscience qu'il ne tarderait pas à parler. Il va me falloir du temps pour lui pardonner. Malgré tout l'amour que je lui porte, je ne comprends pas son geste et je lui en veux d'avoir fait de moi une orpheline. Je ne sais que faire ni où aller. Je n'ai pas d'autre famille, et point d'amis. Mes parents étaient solitaires et se contentaient de peu afin de faire régner le bonheur dans notre foyer. Désormais, c'est seule que je dois poursuivre mon chemin, mais j'ai besoin de vous.

Je porte sur l'homme un regard empli de désespoir. Si l'église me refuse son aide, je ne saurai vers qui me tourner. Je n'ai pas le choix, il faut que je sois convaincante en lui donnant l'image d'une enfant apeurée et fragilisée. Même si c'est ce que je suis finalement, il n'a aucune idée de la colère et des tourments qui règnent au fond de moi, une fureur qui pourrait tout détruire sur mon passage, mais cela, il n'a pas besoin de le savoir.

Pour conférer plus de crédibilité à mes paroles, je me jette, à ses pieds, agenouillée. Je le supplie de m'aider et de ne pas me renvoyer à la rue. Je l'implore et même si je me dégoûte d'en être arrivée là, néanmoins je ne flanche pas.

— Relève-toi, mon enfant. Suis-moi, je t'emmène auprès de l'évêque à qui tu pourras demander de l'aide. Je ne peux prendre cette décision.

L'homme caresse mes cheveux, puis m'aide à me redresser et m'invite à le suivre.

